

ment serrures et verrous, et, enfin, fatigué d'une journée si bien remplie, il se jeta sur son lit, après avoir pris soin toutefois de se débarrasser de ses sabots et de son bonnet de peau de lièvre.

Il s'endormit presque immédiatement.

Il n'avait pas fermé les yeux depuis cinq minutes qu'on frappa rudement à la porte.

Le baronnet, en homme habitué aux alertes de ce genre, sauta rapidement en bas de son lit, s'arma du gros revolver placé sous son oreiller, et s'avança pieds nus du côté de la porte, où l'on continuait à frapper à coups redoublés.

—Qui est là? grommela-t-il. Passez votre chemin. Ce n'est pas une heure pour réveiller les honnêtes gens!...

Il ponctua sa phrase en faisant craquer la batterie de son arme.

—C'est moi, mon père, répondit une voix forte et claire. Moi, votre fils aîné. Ouvrez-moi vite... Le vent est glacial...

L'avare avait reconnu la voix de son fils, attaché de l'ambassade anglaise de New-York et dont il n'avait pas eu de nouvelles depuis un mois. Par un reste de défiance, il ne se hâta pas d'ouvrir.

—C'est bien toi? fit-il. Parle encore, que je sois bien sûr de ne pas me tromper.

—Mon père, je vous en prie, s'écria le visiteur avec impatience, dépêchez-vous! La brise du nord me pique les oreilles comme un millier de fines aiguilles.

—Allons, ne t'impatiente pas! Je crois que c'est bien toi. Je vais t'ouvrir!

Lentement, le baronnet tira les verrous, fit jouer la clef dans la serrure. Mais, d'abord, il ne fit qu'entr'ouvrir la porte, qu'une chaîne solide maintenait entre-bâillée; puis, haussant sa torche de résine d'une main et tenant son revolver de l'autre, il s'assura d'un coup d'oeil circonspect que c'était bien son fils aîné qui venait heurter à son huis à cette heure indue.

Enfin, la chaîne tomba. La porte s'ouvrit toute grande, et le fils aîné du baronnet put entrer dans la cuisine.

Grand et robuste, il était engoncé jusqu'aux oreilles dans une pelisse de renard noir et coiffé d'un élégant chapeau de voyage. Entre le fils et le père, il y avait une dissemblance complète de tenue et d'allure; l'un était aussi élégant que l'autre était sale et négligé. Mais leurs regards à tous deux brillaient du même feu cupide, et Fless le diplomate, la question d'âge mise à part, ressemblait trait pour trait à Fless l'avare.

—Comment se fait-il que tu sois ici? demanda le baronnet à son fils avec surprise. Je ne t'attendais pas!... Tu as donc pris un congé?

—Mon père, s'écria le jeune homme avec agitation, il n'est plus question de congé, pour moi. Je viens d'être révoqué.

—Révoqué? s'écria le vieillard avec saisissement.

—Eh bien, oui! Et cela, grâce à mon cousin lord Burydan. Il a fait agir contre moi les hautes influences dont il dispose en Angleterre. On m'a accusé de jouer, d'avoir des amies et de faire partie d'une association de bandits qui s'appelle la Main Rouge.

L'avare était hébété de stupeur et de chagrin. Il chérissait son fils aîné à sa façon. Autant il détestait Noël Fless, le mari d'Ophelia, l'habitant de